

Conseil communautaire
Mardi 11 janvier 2005

Élection du Président

Intervention de Jack Ralite

Chacune, chacun d'entre vous,

Etant le moins jeune d'entre vous, j'ai légalement le devoir d'ouvrir, en la préfaçant, cette session du conseil de Plaine-Commune devant élire un nouveau président.

Jacques Poulet, qui en 5 ans conduisit l'installation de l'entité agglomération et de ses prérogatives, avec rigueur, opiniâtreté, et un beau mélange de modestie et de fierté, passe le relais de la Présidence.

Patrick Braouezec, sa rare aptitude à l' « accueil » des autres, de tous les autres, y compris « les vies silencieuses », son dynamisme bousculant et courageux à tous les niveaux de la société, sa fine connaissance de notre territoire et de ses connivences avec ailleurs, va lui succéder.

Il se trouve que j'ai vécu et participé avec passion à toutes les étapes de la construction de cette Communauté d'Agglomération qui d'ailleurs accueille aujourd'hui La Courneuve, et n'a plus qu'une ville à laquelle rêver Saint-Ouen.

FAIRE DU COMMUN NEUF

Ne soyons pas orgueilleux, mais soyons fiers de Plaine-Commune qui a en France, par sa façon d'être et de faire et ses résultats, une originalité qui fait réfléchir et fait même envie. Ici nulle grande ville pilote, mais un processus, qui a été lancé et s'épanouit. Ici, si l'Etat est présent -c'est son devoir- il n'a pas été fondateur, il a été conduit -nous l'avons pris par la main- à rejoindre les initiatives, l'initiative des villes. Ici, parallèlement au travail des assemblées élues, et à leur initiative, les populations ne sont pas restées à l'écart. Ici, on ne s'est pas contenté de faire une somme de villes, mais on a tendu à faire du commun neuf sans oublier notre mémoire. Ici, l'accueil des acteurs du dehors ne signifie pas l'oubli, voire le renvoi des acteurs du dedans. Ici, on a agit avec l'esprit permanent de rassembler, d'assembler, sans fusion, mais par bouturage, confrontation, irrigation, passage, partage, bifurcation, combinaison, reconfiguration, développement, rencontre, on a mis de nouvelles marques humaines sur nos paysages agrandis. Ici, on n'oublie pas celles et ceux, frappés par l'inhumanité du moment, qui ont droit à l'humanité du devenir. Ici, à côté de Paris, notre capitale, nous constituons une agglomération de 310 000 habitants, c'est-à-dire une grande ville composée où les architectes ont su dessiner dans les endroits où c'était possible, la cité du futur mêlée à la mémoire des lieux. Ici même s'il y a des sans, sans papier, sans travail, sans logement, et parmi eux beaucoup de migrants, qui nous mobilisent, on fait aussi l'impossible pour que les mots culture, art, imagination, création, recherche, gagnent en solidarité.

Tout cela a été un travail inouï. En effet, il faut se rappeler du départ de cette histoire humaine qui a succédé à un étonnant jaillissement d'initiatives communales après la guerre. J'ai été employé communal à Stains, à La Courneuve aussi, j'ai été élu d'Aubervilliers, et à travers la députation élu d'Aubervilliers, Stains, La Courneuve, j'ai été militant communiste à l'œuvre dans les cinq parties de Saint-Denis, j'ai été comme militant culturel aux Studios d'Epinais, à la cité d'Orgemont quand y venait Jacques Tati, avec la « Vénus de Villetaneuse » de César, au Théâtre de la

Commune d'Aubervilliers, j'ai été comme journaliste en reportage chez les immigrés du Pont de Soissons à Saint-Denis, aux Tissus Caoutchoutés à La Courneuve, à la salle des fêtes à Pierrefitte avec l'élu chargé de la culture alors Jean Sanitas, à une présentation fort suivie du film de Jacques Demy, « Chambre en ville », à l'Île-Saint-Denis. J'ai été comme ministre à la CGR à Stains, au lycée Jacques Brel à La Courneuve, à la grande exposition sur le P.O.S. à Pierrefitte, chez Marcel Paul à l'Île-Saint-Denis. Comme habitant je vais me promener de temps en temps au magnifique parc paysager de La Courneuve qu'a aménagé le Conseil Général. Le premier parc de cette dimension depuis Napoléon III rejoint aujourd'hui notre territoire.

SENTIERS, VENELLES ET CHEMINS

Oui, je suis pétris de ce coin historique de banlieue et précisément Plaine-Commune, par sa création processussionnelle, pas à coup d'autoroutes, mais de sentiers, de venelles, de chemins, Plaine-Commune continue en la dépassant l'histoire rude et tendre de nos huit villes. Nous y avons eu un rendez-vous dramatique. Notre géographie humaine et territoriale a été blessée, on peut même dire saccagée. Dire Thomson, Gipps, Jeumont, Langepain, Babcock, Satam, Malicet, Mécano, Ducos, CGR, aujourd'hui c'est faire de l'histoire, mais en 1984-1985, c'était une tragédie, comme si une vie, la vie, notre vie ordinaire s'éteignait, s'évanouissait et devenait comme un « passé luisant » demain semblant être « un avenir incolore ». Je cite Apollinaire. Le présent était un trou, un vertige. On était comme une canne devenue blanche et nous n'avions dans notre armoire que les luttas comme gardiennes vigilantes d'une contre société, dans notre gorge une boule de douleur. « Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances » disait Marcel Proust. Et bien là nous fumant « skieurs au fond d'un puits ». Fallait-il se contenter de résister à la casse, puis de battre en retraite, en attendant des jours éventuellement meilleurs ? Fallait-il rêver à un hypothétique retour à l'identique où sans renoncer aux luttas changer la donne en osant des initiatives hardies, en faisant le pari de transformer l'existant sans le nier, en articulant sans cesse dans le présent, le passé et l'avenir, en pétitionnant sur la complémentarité des divers acteurs, et éléments urbains et non sur leur concurrence et exclusion réciproque, bref en affrontant « des difficultés nobles » avec la démocratie comme combustible.

C'était un tournant : nous l'avons pris.

C'était un nouvel avenir : c'est parti par et pour les populations.

C'était de nouvelles coopérations, c'est une route et c'est en train de s'épanouir.

C'était une préoccupation de tout devant devenir de tous. C'est à toujours mieux construire, et la Plaine Saint-Denis qui est notre cœur, connaît un grand développement, mais une partie de la population qui n'est pas petite reste à quai. Il faut les rencontrer à hauteur de civilisation et non à basseur de commisération.

LA REUNION FONDATRICE DE SAINT-OUEN

Alors là j'ai envie de feuilleter mes agendas sur 20 ans. Plaine-Renaissance créé en 1985 dans un bureau à la mairie de Saint-Ouen, entre Aubervilliers, Saint-Denis, Saint-Ouen et le Conseil Général, et pendant 5 ans l'élaboration d'une Charte du développement, votée à l'unanimité par les 3 conseils municipaux, par le bureau du Conseil Général et ratifiée par le Préfet le 27 février 1991. Et pourtant nous avons une insatisfaction. Avec Jacques Grossard, Jacques Marsaud et Guy Moreau, nous

vivions cela comme une belle aventure qui se développait entourée d'une sympathie qu'accompagnait une trop fréquente indifférence. En février 1990, avec Marcellin Berthelot, alors maire de Saint-Denis, nous avons tenu une conférence de presse. Avec l'assurance conquise de connaître notre territoire, on avait l'impression d'être prêts. Vous savez, comme dit Michaux : « Difficultés de mettre à leur place les nouvelles données. Difficultés de la substitution : celle d'avant et leur entourage, là depuis tant d'années s'accrochent avec le confort et les astuces de la familiarité. La difficulté de délier plus grande que la difficulté de relier, plus longuement emmêlée d'émotions, que faire ? ».

LA SEM, LE PROJET URBAIN, CINQ ARCHITECTES

Nous étions un pôle stratégique. Songez à une fronde : le manche c'est l'avenue du Président Wilson qui sort et entre dans Paris. Les deux branches, une vers Roissy, rejoint l'Europe et le Monde, l'autre vers la Défense, rejoint le quartier d'affaires du 21^{ème} siècle, et au cœur cette Plaine Saint-Denis qui dès le Moyen-Age grouillait de vie. Oui nous étions un pôle stratégique que l'histoire nous avait légué, et comme le dit le poète palestinien Mahmoud Darwich, avec Marcellin, nous ne disions pas : « Nous revenons, mais nous venons ». Nous venons comme fondateurs et avec la fierté d'avoir dans un même mouvement gagné notre autonomie. Tout le contraire de la Défense où l'Etat a imposé son point de vue aux communes, différemment de la Seine-Amont, où l'Etat a initié et a recherché l'approbation des communes. Ici nous étions les initiateurs et l'Etat a dû suivre et toute l'histoire de Plaine-Commune en est marquée. C'est une dialectique entre les initiatives communales, Plaine-Commune et la pratique de l'Etat. On l'a vu dans trois circonstances. Premièrement, précisément en 1990 où paru le Livre Blanc de Michel Rocard, qui évoquait aussi notre pôle stratégique. Et bien nous avons dit chiche, et quand les Magasins Généraux ont été achetés selon la méthode spéculative, j'ai écrit un texte très ferme intitulé « La bourse ou la ville ». La vente avait procuré au vendeur une plus value nette d'impôts de 2,2 milliards de F. d'alors. Quelque temps après Michel Rocard abondait dans le même sens : « Ce ne sont pas les transactions boursières qui décideront de l'avenir de la Plaine-Saint-Denis.....Les choix d'urbanisme seront arrêtés dans le cadre de la concertation ». Et nous avons eu une coopération solide notamment avec l'un de ses collaborateurs Gérard Massin, que nous n'oublions pas. Deuxièmement, c'est la création de la SEM Plaine-Développement. Troisièmement, c'est le projet urbain, c'est cette équipe si rare, si inventive, si humaine des architectes. Pierre Riboulet, Yves Lion, Michel Corajoud, Christian Devillers et Philippe Robert. La route était prise et la grande saignée de l'avenue du Président Wilson, créant pour 36 ans un bruit infernal pour ses habitants, fut prise en compte. Cherchez au sortir de Paris une telle avenue où se mêlent promenades et industries.

1990, 1991, 1992

Nous avons notre carnet de route et de décembre 1990 à décembre 1991, cinq rendez-vous de réflexions et d'inventions urbaine, humaine, sociale, culturelle, industrielle, d'inventions d'espaces publics ont réuni des milliers de participants. Oh, il y eut des scories. Obtenir de l'Etat qu'il paie ses 8 % du capital de la SEM, a presque revêtu une dimension comique. Là je veux citer des hommes comme Louis Quetier, Bertrand Rouzeau, Nathan Starckman de l'APUR, Jean-Louis Subilleau, Roland Peylet, Claude Bozon, et l'arrivée dynamique de l'adjoint aux affaires

économiques de Saint-Denis, Didier Paillard. En 1992, comme je fais de l'histoire, je ne veux pas oublier une initiative de communistes dans une journée d'études à Aubervilliers sur la banlieue, avec cette espérance « Que veut la banlieue ? TOUT », « la banlieue ne pose pas un problème à la société, elle pose un problème de société ». Pendant deux jours et demi 700 militants et amis troussèrent les questions et firent des sauts de pensée, des sauts de rêves, des sauts d'histoire, des sauts de réalité. A ce moment, je me mis à écrire communisme, « communisthme ». Et puis nous organisâmes une visite de la Plaine comme si nous étions un « Tour Populor ». Mille personnes.

LE STADE DE FRANCE ET LE TANDEM A DEUX GUIDONS PARALLELES

Et puis ce fut le Stade de France. Là aussi, il fallait marquer des buts et ne pas attendre le temps du rattrapage éventuel avec penalties. Patrick Braouezec était devenu maire. Notre emploi du temps était envahi de projets, en tout cas de ce grand projet, et l'histoire le prouve, cela a réussi. Le projet urbain des architectes intégra sans façon le projet du Grand Stade. Des noms apparaissent qui sont toujours présents, Jean-Claude Bordigoni, Jean-Pierre Duport, Jacques Perillat. Avec Patrick, tout le monde le sait, nous étions dans l'opposition, mais nous voulions ce Stade avec des apports urbains et nous l'avons eu. Réunions des conseils municipaux avec les sportifs, réunions avec les architectes, réunions avec la population, nous étions en permanence en délibérations, en « ramage démocratique ». Ça foisonnait, ça fusait, ça négociait, avec le Premier Ministre Edouard Balladur, et avec quelqu'un qu'on oublie, Madame Veil, qui était au ministère de la ville, Patrick et moi étant au Conseil National des Villes. J'en ai eu des communications téléphoniques avec cette dame qui n'a pas été pour peu dans la décision. Tout s'est fait dans la contradiction, mais pas une contradiction bloquante, une contradiction source de nouveau dans les contenus et les pratiques. Par exemple je trouvais que l'Etat avait une conception tandem du travail, lui devant, nous derrière. Nous réunissant comme l'habitude avait été prise dans de nouvelles assises en 1997, avec la participation de tous les G.P.U. de France sauf un, à la fin du déjeuner, Jacques Grossard me fit signe, et tira un grand drapeau sur un tandem dont les deux guidons étaient parallèles. La salle applaudit, et avec le Préfet, Jean-Pierre Duport, nous avons quelques instants pédalé côte à côte. Pédalé côte à côte, c'était cela la morale, c'était cela la philosophie.

LA DIGNITE ET LA LONGUE CUILLERE EN BOIS

Parallèlement le monde industriel s'organisait. Des hommes comme Francis Dubrac et Emmanuel Dezellus, créaient Saint-Denis-Promotion. Les Magasins Généraux avec Jean-Paul Dumortier faisaient peau neuve. Un mot sur la collaboration des maires et des patrons. Nous avons une histoire conflictuelle qui n'est d'ailleurs pas terminée, surtout quand elle se « médéfise », mais nous avons ici fait chacun des « bougés », et je ne résiste pas à parler d'un mot, dignité. Récemment, un cinéaste Gérard Oury a publié un livre où il condense ses amitiés. J'y ai une certaine place et il raconte qu'à l'occasion d'une rencontre cinématographique à Beaune en Bourgogne, une soirée se déroulait dans une cave d'un très grand cru. Il eut à affronter le sectarisme du maître vigneron à mon égard. Choqué, il alla chercher une longue cuillère en bois à l'office et la lui remettant, ajouta : « C'est pour que vous puissiez parler avec le diable ». Ce n'est un secret pour personne, il y a eu certains

midis des repas de travail entre nous et les représentants du patronat. Je vous l'assure à table, il n'y avait pas de longues cuillères en bois mais des couverts ordinaires. C'est qu'eux et nous, en la circonstance, ajoutions à nos vies dans ces entretiens habités par la dignité, des rallonges.

DE 2 A 5, A 7, A 8

A peine le Stade de France est mis sur ses bases et se construit, la tenue de la Coupe du Monde 1998 réjouit nos concitoyens. Dans la foulée, un nouveau chantier de pensées et d'actions est lancé, celui de la charte des dix villes dont Didier Paillard fut un médiateur intraitablement efficace. A la barre administrative des deux villes étaient alors Joël Demartini et Jacques Marsaud, très vite remplacé par Luc Bouvet. C'est là que se dessina et se forgea Plaine-Commune, qui aborda à six villes le 21^{ème} siècle ne tardant pas, toujours par un minutieux travail d'approche et de conviction, d'en appeler à l'Île-Saint-Denis et à Stains. Plaine-Commune était devenue dans l'état que nous lui connaissons aujourd'hui. La Courneuve, après une consultation populaire déjà utilisée par Stains et par l'Île-Saint-Denis, la rejoint. Le passage de siècle a été une charnière et le couple Saint-Denis, Aubervilliers, qui fut un moment excitant et affectueux, de co-invention, devenait un ménage à huit qui ma foi s'en sort plutôt très bien. Là on trouve Jacques Poulet, Jacques Grossard et Jean-Pierre Dayras. Et là je m'éloigne ayant quitté le poste de maire d'Aubervilliers. Dorénavant c'est avec Pascal Beaudet et son équipe que vous avez rapports et je les sais fructueux. Plaine-Commune a maintenant un état-major à 9, 8 maires, Pascal Beaudet, Michel Beaumale, Michel Bourgain, Hervé Chevreau, Catherine Henriot, Didier Paillard, Jacques Poulet, Gilles Poux, et le président que vous allez élire dans quelques instants, Patrick Braouezec. On peut dire que l'avion a bien décollé et que maintenant il est en vitesse de croisière avec la nécessité de toujours se garder de deux défauts exprimés dans deux mots qui s'accrochent à toutes les structures, même les plus novatrices comme celle-ci, le mot immobile et le mot impossible. Ce sont deux mots qui doivent être exclus du vocabulaire politique à une seule condition, n'oublier jamais là où on pose les pieds. Chaque individualité exclue ces mots s'il veut que sa vie bouge. Or, nous avons à faire bouger.

LA RENCONTRE DE STREZA

En octobre dernier, j'ai été associé à un colloque international qui s'est tenu à Streza en Italie, avec à son ordre du jour : « La pauvreté dans le monde ». Le président de ce colloque Mickaël Gorbatchev avait réuni 150 responsables politiques de nombreux pays du Monde. L'un de ses proches qui vit en France, Andreï Gratchev, lui avait suggéré ma présence pour traiter de la pauvreté dans les pays riches et j'ai pensé de mon devoir pour montrer l'ampleur de la tâche, de prendre nos huit communes comme référent. Enfin ! nous avons bougé, nous avons construit, impétueusement, et le résultat est là. A vue d'œil, quand on traverse nos villes, rien que ces deux dernières années 250 entreprises s'y sont créées ou se sont développées.

LES EMPLOIS DE 1970 ET LES CRIS DES VIES SILENCIEUSES

Nous avons le même nombre d'emplois qu'en 1970. C'est un cas unique, et nous pourrions crier « hip hip hip hurra ». Je vous le dis n'hésitons pas. Mais en même

temps je pense à un texte de Gracq, disant qu'en arrivant à Venise les monuments prestigieux étaient visibles, mais pas les quartiers où régnait une vie difficile. Il ajoutait qu'en banlieue, l'avantage était que les monuments étaient certes visibles, encore qu'ils soient rares, mais qu'était visible aussi dans le labyrinthe des rues, petites et grandes, la vie de la population, qu'on était plus vrais. Et bien soyons vrais. Oui nous avons reconquis la statistique emplois de 1970, encore que ce ne soit pas les mêmes qu'auparavant, mais dans les statistiques de niveau de vie des familles, nos huit communes, je dis bien nos huit communes, sont parmi les 35 dernières des 1300 communes de la région Ile-de-France, et tenez-vous bien Saint-Denis et Aubervilliers sont la 1291^{ème} et la 1299^{ème}. Vous entendez les cris ou plutôt vous devez, nous devons, entendre « les vies silencieuses » évoquées au début de cet exposé. Ne jouons pas à Colin Maillard. Ayons une pensée décapante. Avant de se jeter dans quelque bouc-émissariat général. Vous savez, « elle ne sait pas gérer son budget », vous savez « il aime mieux se les rouler », vous savez « il vit au-dessus de ses moyens », vous savez « il gaspille ». Je vais vous raconter une petite histoire, la dernière.

L'HISTOIRE D'UN OUVRIER DE CHEZ JEUMONT

C'était dans les années 60. Comme militant politique j'assistais à une conférence de section du Parti Communiste Français de la Plaine Saint-Denis, et méticuleux, j'avais tenu à visiter l'ensemble des cellules communistes. Je me suis trouvé ainsi à la réunion de celle de chez Jeumont. La discussion était vive et à un moment donné fut évoqué le nom d'un camarade qui ne venait plus aux réunions, qui même fuyait tout contact. Après la réunion on a bu un coup au troquet d'à côté et les copains m'ont dit : « Tiens regarde au bout du comptoir, c'est lui ». Lui qui ? celui qui avait, osons le mot, « trahi » puisqu'il n'était plus jamais là. Nous sommes sortis du troquet ; chacun regagna son lieu de vie. Je n'ai pas pu résister, je suis retourné au troquet et j'ai été voir le « traître », entendez les guillemets. Il m'a raconté ceci : « Tu sais chez Jeumont on gagne mieux sa vie qu'ailleurs, mais le travail est dur. J'ai dépassé la cinquantaine et les trois huit j'en peux plus. Aller ailleurs, c'est moins gagner, rester ici c'est moins vivre. Alors j'ai cherché une solution dans la marge. Avec deux copains d'ateliers nous habitons très très loin en banlieue. On a décidé d'acheter une voiture en commun. Cela nous économisait du train et trois autobus. On gagne plus des trois quart du temps de transport et je suis moins fatigué. Mais mes copropriétaires de la voiture ne sont pas militants. Ils ont accepté au début de m'attendre quand j'allais à la réunion et puis ça n'a duré qu'un tout petit temps ; on partait ensemble, on rentrait ensemble, un dimanche sur trois une famille, à tour de rôle, avait la voiture. Je n'ai plus milité. Mais c'est dur à expliquer tu sais. J'ai honte, et tout de suite, j'en fais l'expérience, on n'est pas compris ; alors on se recroqueville ». Je me souviens qu'à l'époque dans « le Nouvel Observateur », un article avait été publié sur « Les ouvriers ont des voitures donc leur niveau de vie a augmenté ». C'était vrai, mais dans cette vérité, il y avait la petite tragédie de ce militant de chez Jeumont que l'automobile avait conduit à décrocher de ce qui faisait le sens de sa vie. Alors pour finir parce que je risquerais d'être intarissable, songeons ensemble qu'aujourd'hui il y a dans nos villes des tsunamis sociaux qui frappent des hommes et des femmes de toutes les couleurs -nos populations sont une sorte de petite ONU- qui ont l'impression d'être en trop dans la société. Ils se sentent comme dépréciés, malmenés, oubliés, et même s'il y a commisération, finalement tolérés, ou assignés.

LA BANLIEUE VEUT TOUT Y COMPRIS L'INUTILE

N'est-ce pas un chantier cela ? N'est-ce pas un chantier du début du 21^{ème} siècle qui ne doit en aucune manière oblitérer le premier, nos victoires, mais qui, s'il était oublié, minerait à terme ces victoires. C'est de là que vient l'idée des experts du quotidien, sources de connaissances en actes. Ils sont incontournables. Bien sûr cela dépasse les compétences de Plaine-Commune, il s'agit de politique nationale. Rappelez-vous : « Que veut la banlieue, elle veut TOUT ». Son cri de 1992 n'a pas épuisé ses échos et cet acharnement à pointer ce devoir social, je le dis en pensant aux Universités Paris 8 et Paris 13, je le dis en pensant à la Maison des Sciences de l'Homme, je le dis en pensant au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, je le dis en pensant à Zingaro, je le dis en pensant au Festival de Saint-Denis, faisant ce qui peut apparaître comme un « éloge de l'inutile » mais c'est aussi pour eux « les silencieux » que ces fonctions intellectuelles et artistiques d'une inutile utilité supérieure, sont finalement envoyées dans le dialogue social pour le lien social.

JAURES ET BREL

Oui, il y a du travail comme on dit, du travail inouï, et vous me permettez de terminer par une parole de Jaurès : « L'histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements mais elle justifie l'invincible espoir ». A la télévision sont diffusées ces jours-ci des émissions sur Jacques Brel. Je pense à sa chanson « Avec élégance ». De mémoire : « Vous êtes désespérés, mais soyez-le avec élégance » et au dernier couplet : « Vous êtes désespérés, mais soyez-le avec espérance ». En d'autres temps on a su crier « en avant Saint-Denis », aujourd'hui crions, disons, chantons, écrivons, « en avant Plaine-Commune » et agissons selon.

Et si vous avez besoin d'un relais en haut lieu, n'oubliez pas, vous avez quatre députés, Patrick Braouezec, Muguette Jacquaint, Marie George Buffet, Bruno Leroux, un sénateur, Jack Ralite, qui est aussi membre du Haut Comité pour le Logement des Personnes Défavorisées, et vous quittera bientôt avec un bouquet de beaux souvenirs qu'il a cueillis avec vous, avec vous, avec chacune et chacun d'entre vous.